

TEARON

Matthieu Biasotto

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture crédits photos Adobe Stock | Viorel Sima – réf. 149953193 | James Stone – réf. 295561972 | Open Studio – réf. 239334628 | Matthieu Biasotto © 2021.

Tous droits réservés. Ce livre est conforme à la nouvelle orthographe.



ISBN : 979-10-359-3344-9

## *PLAYLIST*

J'aime mêler l'écriture et la musique, deux univers qui se complètent au service de l'histoire. J'ai imaginé chaque scène sur des morceaux sélectionnés avec soin, il s'agit parfois de titres connus, souvent des pépites plus confidentielles. Chaque mélodie apporte son grain à l'image et offre une couleur particulière au chapitre. Pour te faire partager ce que j'ai ressenti et t'inviter à une expérience plus immersive, je te conseille d'avoir la playlist « Tearon » sous la main. Que ce soit pour écouter les pistes ponctuant les chapitres ou pour prolonger le plaisir après la lecture.

Tu trouveras régulièrement un QR code à scanner avec ton smartphone renvoyant vers les chansons qui enveloppent le texte, le tout disponible sur la plateforme YouTube. Mais tu peux aussi accéder à l'ensemble des morceaux composant ce livre avec la Playlist ci-dessous.

Bon voyage. Matthieu.

**Playlist complète et QR code à scanner :**





## PROLOGUE

*Ceana*



J'entends seulement mon cœur fouetté par l'adrénaline, un pouls à tout rompre qui martèle la terreur sous ma ceinture. Mon souffle paniqué s'invite au chaos qui règne en moi, ricochant dans l'habitacle, s'en suit un bourdonnement strident qui m'enveloppe de confusion. Lentement, le fracas de la pluie qui s'écrase sur le parebrise fendu prend toute la place dans ma tête, une sinistre mélodie ponctuée par le râle mécanique des essuie-glaces défoncés.

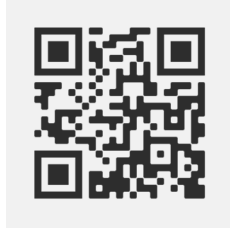
J'ai un goût de cuivre sur la langue, un filet tiède dévalant de mon visage et la douleur du choc s'insinue dans mes veines. Face à l'airbag flétri gisant sur le volant, je tâte mon front tailladé de mes doigts fébriles. Il me faut plusieurs secondes interminables avant de réaliser où je suis et ce qu'il s'est passé. En dépit de mes mains tremblantes, je trouve enfin le courage de me détacher et d'ouvrir. Sous une averse glaciale, le grincement de ma portière est étouffé par cette nuit sans étoiles, je m'agrippe à la voiture puis titube sur un ou deux pas et je cesse de respirer à la vue terrifiante de cette trainée rouge.

Longeant la carrosserie éraflée du pickup, je chancèle sous des trombes d'eau, la gorge nouée par un spectacle dévastateur. Mon pied heurte des lunettes pulvérisées, non loin d'une chaussure

sombre et orpheline. Et lorsque j'entends le souffle perforé d'un homme vêtu de noir agonisant à quelques mètres de là, je perds totalement pied. J'ignore quoi faire, je n'arrive plus à penser, pas même à effectuer un pas de plus. L'âme noyée par l'idée atroce que plus rien ne sera jamais pareil, je prends peu à peu conscience qu'il y a eu un avant, qu'il y aura un après.

## CHAPITRE 1

*Teaon*



*14 heures avant l'impact...*

Une larme de scotch ambré tourne au fond de mon verre, au nom de pleurs qui refusent de se montrer en public. Le tintement des glaçons roulant dans ma mélancolie répond à celui de mes bagues au contact du zinc poli. Au fond d'une vieille taverne encore dans son jus, je cherche l'oubli. Je l'admetts, il faut être tombé bien bas pour décider de se perdre sur le comptoir du Talister, surtout de bon matin. Mon soupir brulé par le malt descendu cul sec s'écrase contre les pierres, et malgré le chahut viril qui règne ici, j'appelle le patron d'une voix détachée, pour commander un autre whisky.

Celui-ci m'indique de patienter d'un signe de la main, et avachi sur mon tonneau en guise de tabouret, je détaille les boiseries rustiques, au milieu des futs entreposés sans fioritures. Le brouhaha des habitués roulant les « r » et sifflant des airs entonnés jusque dans les highlands me soule plus qu'un mauvais bourbon, alors j'insiste auprès du propriétaire pour qu'on me serve sans tarder.

Approchant enfin avec son éternel torchon, Bhaltair essuie ses précieuses chopes et me sonde d'un sourire mûr qui n'a pas changé depuis que je suis en âge de m'abimer la santé. Là, il s'empare de sa meilleure bouteille et m'adresse un regard qui vise à me cerner.

— Encore un ? Notre cher Tearon MacMurphy a la mine des grands jours, non ?

Puisque je ne peux pas démentir, je me penche vers mon cuir déposé sur le tonneau juste à côté pour me munir de comprimés qui ne m'apaisent qu'avec un soupçon d'ivresse. Désabusé, je pousse mon godet d'un geste las, jusqu'à ce qu'il glisse de son côté.

— À ras bord, s'il te plaît.

Une généreuse rasade dorée engloutit mon silence alors qu'une ballade rock lancinante ravive mes démons et que le propriétaire me contemple, le visage paré d'un voile navré.

— Tu as vraiment une sale tête ce matin.

Après un râle qui ne peut qu'approuver ce constat, je trinque dans le vide, sans envie, j'avale la morphine posée sur ma langue à l'aide d'une gorgée qui me précipite un peu plus vers l'autodestruction. La saveur de ce whisky iodé au bord des lèvres se mêle à l'amertume de mon palais, j'ai invariablement un gout de trop peu dans une vie de plus en plus compliquée. Le larynx en feu, je grimace, déglutis pour de bon et espère toujours que le scotch parvienne à m'emporter loin de mes états d'âme. En pure perte.

— Qu'est-ce qu'il se passe mon grand ? Besoin de parler ?

Me confier au cœur d'un bistrot, avec des trémolos dans la voix ? Très peu pour moi. Reste à compter les minutes jusqu'à ce que la morsure de l'opium me berce pour m'arracher à une lucidité qui fait mal. En attendant, je tente de rassurer ce bon vieux Bhalt d'un regard qui ne vacille pas. Même si cet écossais qui m'a vu grandir puis changer au fil des années sait que je lui mens.

— Rien de grave. Laisse tomber.



— Pas à moi, Teary Boy... Qu'est-ce qu'il y a ? Une peine de cœur ?

Retroussant mes manches, je pousse doucement mon casque du bout du pied, sa question me vole un soupir. J'hésite vraiment à me confier, puis je m'accoude face aux glaçons de nouveau orphelins et laisse finalement l'alcool parler à ma place.

— On peut dire ça... Je me suis séparé dans la douleur.

— Encore ? Laquelle ?

La tête basse, je lâche l'info d'un souffle rauque.

— Sarah. Ma Royal-Enfield de 1922.

Cet enfant du pays aux tempes grises cesse d'essayer frénétiquement sa vaisselle et délaisse son torchon en écarquillant les yeux.

— Ton modèle 180 ?! C'est pas vrai ?!

— Si, mais c'est que du matériel... je suppose que je m'en remettrai.

— Cette bécane, c'était un petit bijou... ça, c'est un coup dur.

Il siffle pour souligner l'ampleur d'une perte inestimable. 22 000 livres sterling pour être précis et il y a fort à parier que je regretterai cette belle anglaise un petit moment. Après m'être défait quelques mois auparavant d'un roadster Excelsior rarissime et d'une BSA Spitfire de 66, ce troisième trésor vendu pour renflouer mes caisses me noue la gorge et me tord les boyaux. Et pour couronner le tout, les bras tendus sur son fier comptoir, le patron s'incline vers moi et cherche à me tirer les vers du nez.

— Si ce n'est pas indiscret, le business va si mal que ça ?

Pas tout à fait d'humeur à me livrer dans le détail, je me contente de tapoter le zinc pour réclamer un dernier shot mais Bhaltair se dresse face à ma raison qui dérive.

— Te mettre minable ne va pas t'aider, fils. T'as plutôt besoin de compagnie, de te changer les idées. Tu vois ce que je veux dire...

Il lève les yeux vers l'étage, celui dédié aux filles qu'il gère avec bienveillance. Il entretient avec elles une espèce d'esprit paternel qui rend son affaire un peu plus humaine qu'un vulgaire bordel déguisé en pub. Tenant à régler mon égarement et la demi-bouteille sifflée, j'extirpe de la poche de mon blouson quelques billets. Du fric tiré de l'épaisse liasse issue de ma vente pleine de remords, mais Bhaltair refuse tout net.

— C'est pour moi. La maison peut bien t'offrir quelques verres.  
— À charge de revanche...

Alors qu'il se décale vers l'évier pour faire la plonge, il m'adresse un sourire un peu commerçant, et un clin d'œil complice.

— C'est normal. Va plutôt te détendre là-haut, les filles vont se disputer pour te mettre le grappin dessus.

D'un regard fatigué par mes levers de coude matinaux, je fais soudainement face à ce vieux miroir piqué par l'humidité tandis que le patron referme son robinet. Et si j'en crois ce que je vois entre les étagères gavées de bouteilles, les nanas du Talister ne sont pas difficiles. À moins qu'elles fantasment sur un mauvais garçon brun, sec, mal coiffé, avec une gueule taillée à la serpe... je ne suis pas certain de remporter un vif succès. Et puis, très sincèrement, je ne suis pas tout à fait l'incarnation du client fréquentable. Cependant, il y en a une avec laquelle j'ai pris mes marques, la seule que je « consomme » les jours de fringale.

— Rut est là-haut ?

— Pas de bol, ta préférée est de repos. Mais va jeter un œil, elles se feront un plaisir de te consoler à sa place.

Je n'aime pas rompre avec l'habitude, j'ai du mal avec les changements de programme et tandis que l'opium m'irradie de sa douce chaleur, je décline mollement. Retranché derrière la perspective d'une journée chargée, je m'apprête à plier boutique.

— Ça ira. Je vais m'en passer.

— Sûr ? Je les entends descendre les escaliers, justement.

— Certain. Je dois y aller de toute façon.

Appelé par un client assoiffé, il n'insiste pas et m'abandonne à mon sort. Alors que je m'accroupis en grimaçant afin de récupérer mon casque à terre, une voix de velours s'invite tout à coup dans mon dos.

— Je ne suis pas Rut, mais j'aime suffisamment les bruns torturés aux joues creuses pour la remplacer.

En réprimant un lancement aigu dans mes vertèbres, je me redresse et m'attarde sur cette rousse au regard translucide qui n'a ni froid aux yeux ni la langue dans sa poche. Mon casque plaqué contre le torse, je découvre une nouvelle recrue portant un carré flou qui réhausse une peau blême ornée de taches de rousseur. Une gamine en âge de terminer ses études, habillée de manière suggestive et à la verve sans équivoque.

— Si tu as envie de chevaucher autre chose qu'une bécane... je suis disponible.

— Je n'enfourche que des anglaises qui en ont dans le ventre.

— Et une galloise qui en a sous le capot ? Tu as déjà essayé ?

Sa répartie m'offre un rayon de soleil dans mon épaisse grisaille, si bien que je lui concède un léger sourire.

— T'es qui, toi ? D'où tu sors ? Je t'ai jamais vue avant.

— Dioràh. Je viens de commencer ici, mais je ne suis pas vraiment une débutante.

- Débutante ou pas, c'est pas un endroit pour toi, petite.
- Là, tout de suite, dans les toilettes, la petite peut te montrer qu'elle a tout d'une grande.
- J'ai une tête à me faire tailler une pipe dans les chiottes ?
- Avec cette mâchoire carrée et cette belle petite bouche, je peux te faire absolument tout ce que tu veux et où tu veux. Mais c'est vrai que la porte des W.-C. déconne un peu...
- Ça date pas d'hier, faut y aller mollo avec le loquet.
- Je vois que Monsieur est un habitué... Moi je reste coincée une fois sur deux.
- Alors écoute le sage conseil d'un vieil habitué : va reprendre ta vie en main.
- Pour ce regard noisette, je peux prendre ce que tu veux en main. Je n'ai jamais vu des yeux marron aussi clairs, on te l'a déjà dit ?

Elle est trop jeune, trop innocente. Trop rentre-dedans et trop pleine de vie aussi. Bref, trop tout. Cette galloise détone dans ce bled gorgé de brume au littoral bouffé par les vagues rageuses. Je me contente de baisser les yeux, m'arrêtant au passage sur son bracelet turquoise ornant son poignet très fin.

- Je suis pas intéressé. Va racoler un autre type.
- De ce que je peux voir... Des beaux morceaux, il n'y en a pas des masses dans le coin. Ni ici, ni dans tout Stonehaven d'ailleurs.

Peu sensible aux compliments, je lui tourne purement et simplement le dos, le besoin de couper court me pousse à m'emparer de mon cuir au moment où elle effleure mon bras et récidive.

- « Sanguinem belli in pace »... Le sang de la guerre pour la paix ?... C'est bien ce que ton tatouage veut dire ? Un ancien militaire, peut-être ?

D'abord figé, je recouvre aussitôt mon avant-bras en tirant sur ma manche, puis j'enfile mon blouson que j'ajuste. Elle fait fausse route

sur ma carrière, c'est ce que je marmonne sèchement. En revanche, j'avoue qu'elle vient de m'intriguer d'une certaine manière.

— Une pute qui sait lire le latin, c'est pas banal.

— Doucement avec les mots. Je me considère comme une *escort*, ne m'insulte pas s'il te plait.

— Et moi je me considère comme sur le départ. Pute, *escort*, tout ça, ce sont que des mots. Puis, il en faut des putains, te vexes pas.

— Je suis une hôtesse qui a toute la liberté de choisir ses clients, pas une vieille peau qui se fait sauter par tout le comté.

— Tu voulais finir à genoux dans les chiottes y a moins de dix minutes.

— Ah, mais je peux le faire avec classe !

— Le résultat est le même. Tu bosses ici, ça fait aucune différence à mes yeux.

— Rugueux et désinvolte... c'est spécial, mais j'adore ce mélange.

— Une pute cultivée... ton cocktail est pas mal non plus.

— Je n'ai pas été claire, on dirait : je ne suis pas une putain.

— J'ai pas été clair non plus : j'en ai rien à foutre.

— Je retire ce que j'ai dit, tu es beau mais très con.

En tenant bon face à mes efforts pour l'envoyer promener, elle me surprend cette rouquine. Elle n'est probablement pas du coin, parce que si elle savait à qui elle s'adresse, elle n'oserait même pas m'approcher. Alors je lui laisse le bénéfice d'être fraîchement parachutée dans le secteur et lui souffle un sage conseil.

— Écoute Dora...

— Dioràh. Moi c'est Dioràh.

— Je m'en cogne, tu devrais réfléchir à ton avenir. Et il est pas là-haut, à l'étage. Ni dans mon futa, ni sur un trottoir en ville. Pars, loin d'ici tant que tu peux.

— Et je suis censée écouter le prêchi prêcha d'un motard douteux à l'haleine chargée ?

Je pourrais lui clouer le bec, lui révéler mon identité, mais j'ai laissé mon égo sur l'asphalte il y a un petit moment déjà. Piochant une généreuse somme de ma poche intérieure, je lui tends les billets en plantant un regard compatissant dans ses yeux désireux de travailler à tout prix. Je me dis que... quitte à toucher le fond, autant que mes échecs servent à quelqu'un.

— Prends ça.

— Tu me payes déjà ? Je ne t'ai encore rien fait.

— À part me pomper l'air et m'insulter ?

— Il y en a qui aiment ça, les insultes. On monte tout de suite ? Histoire que je te pompe autre chose ?

Elle a l'innocence de ceux qui empruntent la mauvaise voie sans le savoir, la fraîcheur d'une fleur qui n'a rien à faire dans une maison close, et je lui oppose mon refus d'un signe de la tête qui la vexe.

— Comment ça, non ? Je ne suis pas ton genre de fille ?

— J'ai pas de genre.

— Et si je te fais une remise ?

— Au risque de me répéter, je suis pas intéressé.

— Et dire que j'allais même envisager quelque chose de non tarifié pour toi... Tu loupes un beau programme découverte.

— Je te dis de prendre ces billets et de te barrer.

D'un pas en avant, avec un air bien moins courtois, je dévore son périmètre et plaque les biftons contre sa poitrine au décolleté généreux. Elle cesse de respirer un instant et considère enfin l'argent dont elle s'empare doucement.

— Non, mais il y a combien là-dedans ? Tu veux louer mes services pour un mois entier ou quoi ?

— Je veux rien de toi. Juste que tu prennes tes affaires et que tu quittes cette ville. Pigé ?

La fermeture Éclair de mon cuir scelle mon injonction, j'attrape les clés de ma Norton mais cette petite rousse n'a pas dit son dernier mot.

— Mais pourquoi ? Pourquoi tu fais ça ?

Cette fois, j'insiste en grinçant des dents pour qu'elle prenne vraiment ce fric et qu'elle en face bon usage. La miss coopère et le range volontiers, je conclus alors d'une amère vérité.

— Y a rien pour toi ici.

— Et pourquoi tu ne changes pas de ville, toi ?

Vaste question... C'est ma terre, mon domaine, un héritage terrible, un calvaire aussi. Sans rien lui dire, je la laisse chercher des réponses sur mon visage, mais c'est le blase arboré sur mon cuir qui éclaire les lanternes de cette hôtesse tombant des nues.

— Tu... Oh, mais... Vous êtes un membre des Saighdear Fala ?

— Maintenant que tu comprends, tu me vouvoies ?

— Pardon, je me suis montrée...

— Naturelle ?

— Plutôt stupide.

— Alors sois maline à présent... Repars d'où tu viens, Dioràh.

— Je... Je peux quand même vous poser une question ?

— J'ai pas toute la journée.

— Ça veut dire quoi le nom de votre club ?

Le terme « club » m'écorche toujours les oreilles comme le fracas de la tôle froissée. Les SF n'ont rien d'un foutu Motor Club. On est un gang sévissant dans le crime organisé, pas des lopettes qui aiment le chrome et qui se pavanent sur des Harley à franges. Je lui épargne la nuance de taille, et me contente d'ironiser en jetant un œil vers la sortie et ce ciel gris qui m'attend.

— Tu maîtrises le latin mais pas le gaélique... Au lieu d'écarter les cuisses, ouvre des livres...

Sans se démonter, elle me suit dans la surenchère des sarcasmes en répondant du tac au tac.

— Je ne suis qu'une pauvre fille, que voulez-vous... Mais je vais pouvoir m'acheter une belle bibliothèque maintenant.

Il est rare qu'on parvienne à améliorer mon humeur, même si c'est pour une poignée de secondes. Alors pour la remercier de cet exploit, je lui souffle la traduction.

— Les soldats du sang, c'est ce que ça veut dire.

— Et les trois étoiles ? Elles signifient quoi ?

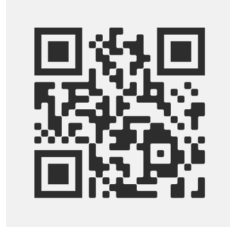
Victime du poids de la lassitude qui revient au galop dès qu'on parle du logo de mon clan, les idées tordues par le scotch et la morphine s'en mêlent aussitôt, je me contente alors d'un sourire triste pour emmurer ce secret, puis je tire ma révérence.

— Ça fait deux questions. Prends soin de toi, Dioràh.



## CHAPITRE 2

*Ceana*



*Au même moment...*

Depuis le *showroom* plus tout jeune et garni de grosses cylindrées sagement alignées, il y a toujours une part de moi qui fixe le bitume mouillé de Glasgow et les reflets des façades victoriennes au bord de la Clyde. Parfois j'ai la sensation d'être déchirée en deux : féroce­ment attachée à cette vie stable, et curieusement frustrée - ou comme en manque. J'éprouve un besoin d'ailleurs, d'autre chose, sans savoir quoi exactement. C'est d'autant plus vrai quand je suis en compagnie d'un client lourdingue, même si les acheteurs se font de plus en plus rares dans ce *shop* aux faux airs de garage un brin punk. Voilà un long moment que j'écoute ce cher Monsieur Morelay qui hésite, se tâte et tourne en rond, sans savoir sur quel modèle jeter son dévolu - et par-dessus tout, sans écouter mes conseils.

Affublé d'un jean serré, bien trop court dévoilant des chaussettes de tennis qui jurent avec ses mocassins, il triture sa sacoche en cuir et rabat son unique mèche de cheveu comme s'il refusait de jeter l'éponge à propos de sa calvitie. Sa dégaine de motard du dimanche me sort par les yeux, mais au-delà de son look, c'est bien son attitude qui me crispe de plus en plus. Il ne sait pas sur quel pied danser et ça m'exaspère. À plus forte raison lorsqu'il croise les bras

devant une 750 GSX entièrement révisée avant de tapoter son menton de l'index et de m'interpeler au terme de sa méditation.

— Mouais, trop féminine. En plus Suzuki, c'est vu et revu... Et une Harley Davidson ? Vous en avez en stock ?

Dans les essences de pneus et d'huile moteur, mes sourcils plaident l'impatience, et je me fais violence pour ne pas le juger plus que de raison. Je me retranche alors derrière mon expertise en cachant machinalement le creux de mon poignet puis j'arbore un sourire poli.

— J'ai une Softail de 85 chevaux montée sur un Milwaukee-Eight 107, mais...

— C'est quand même la classe une Harley, je peux la voir ?

Rongeant mon frein, je l'escorte tout de même au milieu des occasions bichonnées par mon patron adoré : Jeff O'Connor, un vieux Monsieur qui a bien plus de patience que moi et que je respecte parce qu'il est le pilier de ma reconstruction. Un homme mûr, simple et attentionné qui m'a permis de revenir dans le droit chemin. En hommage à mon boss des plus magnanimes, j'enfouis mon agacement bien profond sous ma veste en jean et conduis courtoisement l'indécis devant cette américaine dont l'ancien propriétaire s'est lassé. Posté à côté de la bête, les yeux du client brillent devant les échappements étincelants d'un engin qui fleurent bon le rêve américain.

— Elle a de l'allure. Les sorties sont d'enfer... Vous pouvez m'en dire plus ?

— On a un pot Shotgun 2-en-2, une injection électronique séquentielle et...

— Elle a de la patate ?

— Un couple de 145 Nm, plutôt correct. On est sur un modèle qui a une bonne relance puisque c'est un gros cubage... Mais si je peux me permettre...

— Oui ?

— Une Harley, c'est... comment dire ?... c'est lourd. Et bonjour l'angle d'attaque dans les routes sinueuses.

— La lourdeur ne me gêne pas.

— Tu m'étonnes...

— Vous disiez ?

— Pardon. Je veux juste attirer votre attention sur le fait qu'elle souffre d'un empâtement énorme. Pour manœuvrer au quotidien, c'est compliqué. Vous avez l'impression de piloter une péniche...

— Vous dites ça parce que vous êtes une femme !

— Pardon ? Vous pouvez répéter ?

— Je veux dire que vous avez un petit gabarit. Ne le prenez pas mal.

— On va faire comme si je n'avais rien entendu...

Qu'il s'agisse d'une maladresse ou d'une pure idiotie, je réprime l'envie de lui en coller une dans le beignet et tente de rester stoïque. Mission impossible quand j'assiste au grand retour de l'index sur le menton puis de la pose du penseur. Le client admire la peinture Vivid Black du réservoir et les lignes inspirées d'un style Bobber, oscillant entre envie et doute avant de s'exprimer à voix haute.

— Le truc qui me chiffonne, c'est qu'elle est basse, voyez-vous ?

— Très basse. C'est une Harley, en même temps...

— Et du coup, vous pensez que ça en vaut la peine ?

— Honnêtement ?

— Bien sûr, c'est vous l'experte !

Je devrais enfoncer le clou et lui fourguer tout de suite n'importe quel modèle pour me débarrasser de ce boulet, mais j'aime trop ces machines pour m'abaisser à cet exercice purement mercantile.

— Ce n'est pas ma came. Pour le même prix, vous pouvez avoir mieux. Quelque chose de plus adapté à vos envies.

— Comme la Ducati, là-bas ?

— Celle-ci, elle est réservée, malheureusement. Mais je peux vous montrer de très belles Triumph fraîchement rentrées en stock. J'ai une Speed Triple en 1200 RS, elle a un peu de kilomètres, pourtant elle est...

— Ah non ! Je n'aime plus les anglaises, j'en ai un peu marre. Je voudrais changer...

Je crois qu'il vient de me surprendre en train de lever les yeux au ciel. Et tandis que je me demande par quelle malédiction je me retrouve coincée avec le type le plus lourd de tous les Lowlands, il m'achève.

— Et les Japonaises ? Vous pouvez me les remontrer une dernière fois ?

— Écoutez Monsieur Morelay, soit vous avez un modèle en tête, soit vous murissez votre choix et on se revoit lorsque vous avez affiné votre idée.

— Le problème, c'est que j'hésite.

— J'ai cru comprendre...

— Vous roulez avec quoi en ce moment ? Ça pourrait m'aiguiller...

Glissant les mains dans les poches de mon jean, je baisse les yeux et suis incapable de répondre. Parce que la vérité, c'est que je ne pratique plus depuis quelques années. Son regard inquisiteur me pèse de plus en plus, ma nuque est en proie à des démangeaisons inexplicables lorsqu'il insiste.

— Vous avez perdu votre langue ? Quel est votre coup de cœur en ce moment ?

Tant pis pour mon syndrome de l'imposteur, au nom de tout ce temps gaspillé, et du tatouage sur ma nuque, je lâche les chevaux puis laisse échapper ma véritable nature.

— Mes préférences ne comptent pas. Regardez-vous, regardez-moi.

— Je ne comprends pas ? Bien sûr que votre avis compte...

— D'après vous, je suppose que j'en suis réduite à devoir aimer seulement les machines fines et maniables... je ne suis qu'une femme, pas vrai ?

— Oh... Vous l'avez mal pris...

— Un tout petit peu. Vous savez ce que vous allez faire avec votre sacoche, vos questions et vos mocassins ?

— Non ? Quel est le rapport avec mes mocassins ?

J'attache mes cheveux en queue de cheval, regrettant paradoxalement ce que je vais m'apprêter à dire et le fait de ne pas avoir joué cartes sur table plus tôt. Là, mon véritable tempérament hurle un appel à la délivrance.

— Vous allez hésiter chez vous, bien au chaud. Vous allez vous faire foutre un petit coup et vous revenez me voir quand on pourra vraiment parler moto sans me faire perdre mon temps. D'accord ?

— Mais, euh... Je... Pardon ? Le client est roi !

— Le roi des cons. Allez, zou !

— C'est une honte !

— Ce sont vos mocassins à glands qui sont une honte. Du balai !

— Je vais vous faire une publicité lamentable !

— Mais allez-y, courez ! Qu'est-ce que vous faites encore là ?

Outré, il crie au scandale en s'éloignant des mécaniques bien huilées et me maudit copieusement. Sitôt que ce stupide individu déserte le *shop*, je me réfugie dans mon bureau aux murs de briques industrielles. Claquant la porte en soupirant « bon débarras », je me jette sur un café allongé d'une pointe de whisky avant de rapidement

regretter mon coup de gueule. Je me mords les doigts d'avoir perdu non seulement mon sang-froid mais aussi un client par la même occasion. Même s'il s'agit d'un client stupide.

C'est terrible parce que je me sens étouffer dans ce carcan bien rangé et, en même temps, j'adore ce que je fais. Le vieux Jeff m'a donné une chance, avec ce job, il m'a tendu la main ainsi qu'une nouvelle page de ma vie, alors pourquoi j'ai envie de la froisser de plus en plus souvent ? Je n'ai pas la réponse lorsque j'échoue au fond de ma chaise en soupirant, et au moment où je m'appête à boire mon expresso arrangé, mon adorable patron pousse la porte.

— Ceana ? C'était quoi ces éclats de voix ?

Il faut voir ces yeux clairs d'une bonté sans borne, ce sourire omniprésent sous une barbe de vieux loubard au cœur d'or pour comprendre à quel point je me sens mal d'être sortie de mes gonds. Monsieur O'Connor - comme je l'appelle souvent avec respect - entre doucement dans mon espace en me dévisageant avec cette douceur qui me fait d'autant plus culpabiliser. Tenant un tournevis et le rétroviseur d'une GP qu'il retape, il me coule un regard inquiet, sa voix éraillée par une vie bien remplie m'interroge alors une nouvelle fois.

— C'est Morelay que je viens d'entendre brailler ?

— J'ai perdu patience...

— Encore ?

De plus en plus désolée, je me cache derrière mon mug et m'autorise une gorgée un peu raide qui me provoque une grimace. J'ai eu la main si lourde avec le scotch que cet homme pétri de bonnes intentions approche du bureau pour me chiper en douceur la tasse avant d'en sentir le contenu et de me lancer un regard qui me condamne.

— Ceana...

— Je sais ce que vous allez me dire... Le truc, c'est que j'ai loupé cette vente et ça m'énerve d'avoir échoué. Et je suis furieuse de m'énerver toute seule !

Il délaisse son outil ainsi que sa pièce détachée sur mon bureau puis arque un sourcil grisonnant.

— Ça fait beaucoup d'énervements dans un si petit corps... Non ? Et beaucoup de whisky aussi...

— Excusez-moi, je suis à côté de mes pompes en ce moment...

— Sans vouloir t'enfoncer... je trouve aussi.

Je tique un peu, mais je sais qu'il ne veut que mon bien, alors je plaide coupable, les yeux baissés.

— Je sais, je m'emporte pour un rien... j'ai le moral dans les chaussettes...

— Allez... tu as toujours été une battante, ça va aller. Non ?

— Même les battantes ont des coups de mou, parfois. Je crois que je n'y arrive plus.

Après une profonde inspiration, sans lâcher mon mug, il pose une fesse sur le bureau, juste à côté de moi et me coule un regard presque tendre, avant de se munir du rétroviseur et d'orienter le miroir dans ma direction.

— Qu'est-ce que tu vois dans ce reflet ? Dis-moi tout...

La première chose qui m'apparaît, c'est une brune avec une sacrée tignasse, même avec une queue de cheval. Une femme un peu paumée, au regard vert cédant à la colère - faute d'avoir su garder son calme. Et derrière ce maquillage, je sais que cette nana qui avait du piquant accumule pas mal de fatigue, et beaucoup de regrets.

— Je me vois... un peu éteinte...

— C'est pas mal. Mais observe mieux...

Puisqu'il insiste, je me prête à l'exercice, détaille mon fard à paupières noir, mes lèvres sombres, ce petit nez dont je n'ai pas à rougir et je songe surtout à ce cocktail café whisky dont il me prive mais qui m'aide à tenir.

— Où vous voulez en venir Monsieur O'Connor ?

— Tu es au bout du rouleau. Tu n'as pas besoin de faire autant d'heures, tu le sais au moins ?

— Je sais, mais j'aimerais tellement que votre boutique tourne...

— Elle tourne, cette boutique... À bas régime en ce moment, un peu comme le moteur coupleux d'une bonne vieille anglaise, je te l'accorde...

— On dirait que vous vous contentez d'un simple ronronnement au ralenti...

— Par expérience, je sais qu'il peut être fiable et régulier... Il y a des hauts et des bas. Mais toi, tu te sens obligée d'arriver systématiquement jusqu'au rupteur.

— Vous le méritez, Monsieur. Je vous dois beaucoup... et je vois bien que ce n'est pas florissant depuis quelque temps.

— Ça fait 30 ans que je suis là. Je suis un vieux de la vieille, mais tout le monde sait ce que valent les motos qui sortent de chez moi...

— Oui... Quand je ne fais pas tout foirer en aboyant sur les clients, comme aujourd'hui...

— Il faut avoir les reins solides pour supporter Morelay, mais... le problème n'est pas là, Ceana.

— Comment ça ? Il est où ?

— Tu as la tête ailleurs. Les fournisseurs te trouvent agressive au téléphone. Et si ce pauvre Morelay est un boulet... c'est quand même le sixième bonhomme que tu envoies promener.

— Je... je suis désolée... Je vais me reprendre, Monsieur...

D'un geste compatissant, sa main atterrit sur mon épaule et bien malgré moi, j'ai un mouvement de recul, un vieux réflexe. Un



sursaut qui nous sépare tandis que mon regard craintif percute le sien.

— Pardon, Jeff. Ce n'est pas contre vous.

Fermant longuement ses paupières, il délaisse finalement mon café ainsi que le rétroviseur puis joint ses mains sur son bleu de travail. Il pousse un soupir à fendre l'âme, avant de briser mon silence d'une voix grave.

— Je voulais que tu vois dans ce miroir que tu peux plus continuer comme ça.

— Plus continuer ?

— Je ne sais pas ce que tu as, mais... Tu devrais prendre quelques jours de congé. Faire le point, te reposer.

— Non... Non, non, Monsieur O'Connor, s'il vous plaît. J'ai besoin de travailler.

— Je ne suis pas d'accord. Ce qu'il te faut, c'est un coup de pied aux fesses et te remettre d'aplomb.

— Je peux me remettre d'aplomb tout de suite. Je ne peux pas tourner en rond chez moi.

— Et moi, je ne peux pas te voir dégringoler sans songer à me séparer de toi.

— Vous séparer de moi ?

Ma gorge se serre, parce que cet homme que je considère un peu comme mon grand-père me place dos au mur en mettant le doigt sur ce que je refuse d'admettre. Je me suis noyée jusqu'ici dans le travail en pensant pouvoir compenser, oublier, ou même faire semblant. Mais il faut croire que les problèmes, tout comme les blessures profondes, se contentent rarement d'un vulgaire pansement.

— Jeff... je...

— Ce n'est pas négociable. Soit tu acceptes ce congé sans solde. Soit on arrête là... Je le fais pour ton bien Ceana...

Mes ongles au vernis noir se plantent dans ma paume, j'ai une furieuse envie de renverser le café, de retourner le bureau et de saccager toute ma vie. Mais je reste bien droite, crispée et rigide, comme prise au piège de mon armure. Ma voix est étranglée par cette décision arbitraire, il a beau l'envelopper d'une tonne de bienveillance, le résultat reste le même à mes yeux.

— C'est injuste, Monsieur.

— Ce qui serait vraiment injuste, c'est que tu te perdes en cours de route sans que je ne prenne la peine de réagir. Tu comprends que je suis de ton côté ?

— En me privant de travail ?

— En t'obligeant à travailler sur toi-même.

La bouche déformée par le couperet qui vient de tomber, je soupire avec dépit.

— Génial, merci...

Monsieur O'Connor semble vouloir tapoter mon épaule et arrondir les angles, mais il se ravise aussitôt, puis abandonne le bureau pour sceller mon destin.

— Rentre chez toi. Prends le temps qu'il faudra. Et passe le bonjour à ta mère.

## CHAPITRE 3

*Year-on*



Loin du Talister et d'une « hôtesse » à la langue bien pendue, j'ai longé le littoral écorché puis avalé chaque courbe coriace. Sur le dos de ma 961 SE Commando aussi exigeante qu'affamée, le poignet cassé sur les lignes droites pelées par le vent du large, j'ai cherché à me défaire de ce mal-être. Mais même avec des pointes à 200 Km/h, cette chape de plomb me suit à la trace et me colle à la peau.

Ma panthère noire rugissant au-dessus du bitume, j'ai fendu la côte ainsi que la brume en roulant à tombeau ouvert jusqu'à Downie Point, là où la terre s'arrête, où les nuages sombres dévorent les plages sauvages. Coupant le contact sur ces falaises aux nuances charbonneuses et bien vertes qui reculent sous les assauts inlassables de la Mer du Nord, me voilà perdu dans les hauteurs de Stonehaven, à laisser ma monture sur sa béquille, non loin d'un édifice qui n'a jamais ouvert ses portes.

J'ai le cœur gris et les émotions enfouies sous le cuir à chaque fois que je viens ici, et paradoxalement, j'en ai tellement besoin. Parce que c'est chez nous, parce que je saigne toujours un peu à l'intérieur. À croire que la douleur est le seul lien que je tiens à conserver avec un passé qui tétanise mon présent. L'espace d'un instant, je laisse

les bourrasques presque salées me fouetter le visage, comme pour mieux me rappeler que ma vie s'est arrêtée ici, il y a plus d'un an.

Mon casque vintage atterrit en douceur sur le guidon, je retire mes gants en balayant mon fief en contrebas, et je ne peux que déplorer un immense gâchis pour cette station balnéaire sans prétention portant encore les stigmates de la révolution industrielle. J'ai l'impression que tout se casse la gueule, que ce territoire me glisse entre les doigts. Ce n'est pas ce qu'*il* aurait souhaité. Certainement pas, non.

— La dernière fois, je t'avais promis que j'allais y mettre du mien... mais... On dirait bien que je suis pas à la hauteur... J'ai pas ton talent, Niklas...

Je parle seul et je n'attends pas de réponse, je sais très bien qu'il n'y a que le hurlement des eaux agitées pour me donner le change et m'enfoncer dans la culpabilité. Stupidement, histoire d'apaiser ma conscience, je murmure que mon pote doit se sentir en paix sur cette falaise, qu'il n'a pas à assister à ma débâcle et que c'est déjà ça.

— Et puis, c'est joli, ici... C'était ton projet...

D'ici, lorsque le brouillard se veut moins capricieux et qu'on se donne la peine d'atteindre le point culminant, on peut même distinguer au loin l'ombre du château de Dunnottar et ses ruines défiant l'écume. Épris d'un besoin d'atteindre le sommet alors que je touche le fond, je me traîne vers la pointe dentelée où trône une bâtisse figée par un drame. Mon torse se comprime et l'amertume m'empêche de respirer au pied de cette distillerie avortée suite au décès du plus grand des Saighdear Fala. Depuis, je viens me recueillir ici, c'est un peu sa tombe, et mon cimetière des jours heureux.

Un genou à terre, le rythme cardiaque alourdi par l'opium et l'alcool, je contemple notre « royaume » avec tellement de nostalgie que je me surprends à poursuivre mon monologue, les yeux embués.

— J'ai dû encore en vendre une, tu sais... Je me suis juré que tu serais le dernier à payer le prix du sang... Je fais tout ce que je peux pour tenir ma parole, mais c'est tendu en ce moment...

Cette réflexion s'écrase sur les murs d'enceinte et je secoue la tête en détestant l'idée que rien ne sera plus pareil. La violence est là, un peu partout en bas, que je le veuille ou non, elle s'infiltre dans chaque rue, elle se rapproche, elle me dépasse. L'œil morne, muselant des envies de pleurer, je saisis une poignée de cette terre qui a vu les cendres de mon frère d'armes semées aux quatre vents, ici même. Dans ma paume, il y a un bout de lui, un bout de l'histoire des SF, et une part de mon âme. Ma seule consolation, c'est que cet endroit ne changera jamais. Ici, c'est chez nous, chez lui, et ça restera son sanctuaire. Personne ne peut nous enlever ça, contrairement à tout le reste...

La gorge toujours nouée, je me redresse péniblement et laisse mon regard surplomber le secteur où trois bandes rivales sont à couteaux tirés, un peu par ma faute, je l'admets.

— Tu voulais écrire un nouveau chapitre, tu cherchais l'équilibre, mais tout a changé, mec. Tout est compliqué maintenant... Je sais plus où j'en suis...

Et il suffit de contempler les reflets argentés des deux cours d'eau délimitant cette guerre des tranchées dont je perds inexorablement le contrôle pour comprendre que la mort de Niklas n'était qu'un détonateur. Une porte ouverte pour nos adversaires, une brèche par laquelle ils s'engouffrent, laissant toute la place à une situation qui s'aggrave de jour en jour.

Je le déplore, mais les rives du Cowie au nord et celles du Carron au sud tracent les frontières de nos territoires qui fondent à vue d'œil. Je réalise à présent à quel point les SF ont reculé, à quel point j'ai cédé du terrain par lâcheté, par conviction personnelle ou par simple manque d'entrain. Pour preuve, venus d'Aberdeen, les Culligan Mob Boys ont grignoté le nord pendant que je me lamentais. Mais qu'est-ce que je peux y faire ? Cette mafia Irlandaise est un rouleau compresseur que rien ni personne ne peut arrêter. Surtout pas moi.

— Ils ont de plus en plus de fric... Des armes de guerre... Et s'il n'y avait que les Irlandais, mon frère... Tu sais que dans les terres, jusqu'à Cowie Side, les MacLennox jouent les gros bras ?

Des fois, j'aimerais que son fantôme sorte de cette distillerie pour me filer un conseil, me secouer les bretelles ou même me mettre une raclée, mais dans un soupir, j'ai pleinement conscience que ça n'arrivera jamais.

— Ils prennent de l'expansion et j'arrive plus à faire face, vieux frère... Je me suis laissé bouffer... Je suis fatigué...

Et dire qu'à une époque pas si lointaine, on régnait en maitres de Glasgow jusqu'à Édimbourg, cette idée me tord les tripes, mais je tente de garder le sourire, comme si Niklas était assis sur cette roche balayée par les rafales, adossé au mur de sa distillerie. Il pourrait me regarder derrière ses Ray-Ban, avec ses cheveux mi-longs, massant d'une main ses joues rasées de près avant de mieux me recadrer ou me donner un cap à tenir. Hélas, je dois me contenter du vent fouettant le sentier appartenant à notre clan, et je suis contraint à présent de vivre un pied dans le passé, un autre dans les regrets, moi qui n'étais même pas là pour lui dire adieu alors que tout le monde avait pris la peine de se déplacer.

— Je m'en veux de pas avoir pu assister à tes obsèques... Alors je m'accroche à tes débuts... Tu sais, en ce moment... dès que je ferme les yeux, je revois en permanence le jour où tu es devenu Major... quand tu t'es assis en bout de table...

Il était si fier de porter nos couleurs dans le rôle de numéro 1, c'était mérité, sa nomination était logique et indiscutable. Je crois qu'on attendait tous cette nouvelle ère sous ses ordres. Non content d'être presque aussi bon pilote que moi, Niklas avait ce feu sacré qui me fait tant défaut. Il avait de l'ambition, du courage et l'aura d'un leader.

— Tu... T'avais rempli ton enveloppe... dès la première minute... comme tes prédécesseurs, tu te souviens ?

Stupidement, j'attends encore une réponse qui ne vient pas et me rappelle de ce rite immuable dans notre clan : celui qui prend la tête des Saighdear Fala doit inscrire le nom du prochain membre qui accèdera à la tête de la meute en cas de pépin.

— Et... Bien sûr, je me doutais que c'était mon nom que tu avais écrit... Je savais que tu m'aurais désigné pour te succéder... mais je pensais pas que ça arriverait si vite. Je croyais même au fond de moi que ça se produirait jamais... Parce qu'entre nous... on peut se l'avouer... c'était pas ta meilleure idée...

Pas une seconde, je ne pouvais imaginer qu'il tomberait sous les balles, et que j'allais à mon tour remplir cette enveloppe en posant mes fesses à la place du chef, en endossant autant de responsabilités. Et je crois bien aujourd'hui que c'est un cadeau empoisonné, une maudite croix à porter, un fardeau couvert de sang. Ce qui est sûr, c'est que j'ai un long chemin à parcourir pour espérer lui arriver à la cheville.

— Enfin... Dans ton malheur... T'es pas là pour assister à ce désastre... C'est moche en ce moment... Vraiment moche, je crois que tu me collerais des baffes.

Par pudeur, j'évite de m'épancher à haute voix sur le sort de Cathal, un autre membre qui vient de passer l'arme à gauche. Une nouvelle perte, un échec de plus à mon actif, une douleur supplémentaire à gérer. Grièvement blessé en prison par les Culligan Mob Boys, il s'est accroché un moment, mais après tant de semaines passées dans le coma... il y avait peu d'espoir.

— Ça fait beaucoup pour moi, Nik'... Des fois, je voudrais raccrocher... mais je n'ai que vous... Vous êtes toute ma vie. Toute ma putain de vie...

Ce constat me fait si mal que je cherche un nouveau comprimé dans mes poches, même si je sais que la morphine ne peut pas soigner un cœur vide et criblé de coups du sort. Et tandis que le ressac des vagues meuble ce silence qui m'accable, une colonne de motos se forme en contrebas s'étirant le long du port. Ce rassemblement provoque un grondement lointain et sourd qui me rappelle à l'ordre. L'idée d'avoir cette réunion dans quelques heures est loin de m'enchanter, mais elle a au moins le mérite de me foutre un coup de pied au derrière.

— Je crois qu'on va arrêter les lamentations pour aujourd'hui...

Midi approche, alors avec mélancolie, je caresse le mur de la distillerie du plat de la main, je tapote à regret ce projet mort-né et examine le bracelet turquoise subtilisé à une certaine *escort*, cette fameuse Diorah à qui j'ai donné le meilleur des conseils.

— Je te laisse vieux frère... Embrasse Cathal pour moi. Dis-lui que je suis désolé.



## CHAPITRE 4

*Ceana*



*12h avant l'impact...*

Descendant du bus après sans parvenir à digérer l'ultimatum de mon patron, je vis cette journée écourtée de force comme un affront. Accueillie par un vent âpre qui balaye Calton et me complique la tâche lorsque j'allume ma cigarette, je vois mal comment entamer la moindre introspection ou un travail sur moi-même dans cet environnement. Des vieux journaux jonchent le sol et un sac plastique virevolte avant de rejoindre d'autre détritrus sur mon passage. Plus que jamais, ce quartier est à mon image en ce moment : des fenêtres condamnées sur des bâtiments délabrés, quelques âmes égarées sur les trottoirs sales et, tout autour, des rues presque désertes hurlant un avenir sombre et un présent compliqué.

Alors que je longe l'ancienne aciérie dont les cheminées ne fument plus depuis longtemps, j'erre jusqu'à chez moi avec le cœur gros, un peu groggy d'être contrainte au repos, carrément démunie de ne plus m'enivrer de cette illusion procurée par le boulot. Ma silhouette remonte les logements ouvriers aux murs sombres qui n'accueillent plus que des chômeurs, des dealeurs et des mamans solos dans un microcosme où personne n'arrive à joindre les deux bouts - pour ceux qui ont encore deux bouts à joindre.

Il y a comme toujours en bas de chez moi, mon petit retraité assis sur une chaise de jardin devant sa caravane. Au début, quand on m'a dit que des gens campaient aux abords de Glasgow, j'ai d'abord cru à une blague, et à présent, c'est ma réalité. Au milieu des tags et des relents d'urine, avec son éternel panneau indiquant qu'il lave les voitures contre quelques pennys, le vieux Garry patiente sous sa casquette, en buvant un thé bon marché faute de pouvoir déjeuner à sa faim. Comme souvent, je le salue, lui laisse une pièce - même si je n'ai pas de véhicule à lui confier - il me remercie pour la petite monnaie, et je pousse la porte grinçante d'un immeuble aussi fatigué que moi.

C'est bien la première fois que je termine aux alentours de midi, et je ne suis pas sûre de bien le vivre. Rentrant bien plus tôt que d'habitude, mon seul rayon de soleil en perspective est de croiser enfin Mary puisque je dispose d'un temps libre que je ne me suis jamais octroyé. Je m'attends à un sourire surpris, des bras qui me réconfortent et quelques heures ressemblant à une vie normale durant lesquelles je n'ai pas à courir de tous les côtés, juste à profiter de mon couple. Mais la première chose que je trouve en rentrant chez moi est un petit pliage en papier alu, une fleur déposée sur mon paillason. Une signature ou un avertissement qui me glace le sang.

Le souffle bien plus court, je m'empare de ce mauvais présage dont la texture est semblable au papier que l'on trouve dans les paquets de cigarettes. Mon cœur s'emballe, je scrute la cage d'escalier nerveusement, vers les étages, puis en bas, de peur qu'on ne m'ait suivie.

Il me faut quelques secondes avant de me ressaisir et de me rendre à l'évidence : je suis seule sur le palier. Je froisse ce ridicule bout de papier, le glisse dans ma poche et me persuade que ce n'est qu'une mauvaise blague, trop de temps s'est écoulé, on ne peut pas me retrouver. Et c'est en cherchant à me calmer que je me résous à

ouvrir la porte pour trouver refuge dans mon appartement, mais je me casse le nez sur une valise dans le couloir. Puis j'ai affaire à une mine déconfitée, des lèvres sévères sur une blonde que je ne reconnais plus et qui semble ne plus vraiment savoir qui je suis. Prise la main dans le sac, elle écarquille les yeux presque déçue.

— Tu es déjà là ?

— C'est quoi ? Pourquoi tu as sorti ta valise ?

J'alterne mon regard entre les bagages et son regard marine dépourvu de la moindre gentillesse, si bien que je peine à retirer ma veste en jean.

— Mary ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je pars, Ceana. C'est terminé.

C'est comme une déflagration, un coup de tonnerre dans un quotidien que je m'échine à porter à bout de bras. Je n'arrive pas à réaliser, je n'avais jamais vraiment songé à cette éventualité. Et je prends conscience que sans la décision de Jeff, j'aurais probablement découvert mon domicile vide à la nuit tombée.

— Tu... tu me quittes ?

— Pour ça, il faudrait que j'aie eu la chance d'être vraiment avec toi.

Elle est si froide, si distante, que j'ai l'impression de me justifier face à une étrangère.

— Je fais ce que je peux... Mary, s'il te plaît.

— Et moi je n'en peux plus.

Elle s'empare de la poignée sans une once d'hésitation, traîne ses affaires dans son sillage et approche sèchement vers moi.

— Je ne peux plus vivre dans ce clapier. Je ne peux plus t'attendre jusqu'à pas d'heure, je ne peux plus espérer que tu daignes enfin réaliser qu'on vit ensemble. Enfin... qu'on vivait ensemble.

— Je... je travaille pour le payer, ce clapier. Pour remplir ce frigo ! Notre frigo ! Je le fais pour nous !

— Non, tu travailles pour toi. J'ai besoin de quelqu'un qui me touche, qui éprouve les mêmes choses et qui s'implique. Pas d'un fantôme avec une libido en berne.

— Je ne suis pas comme ça...

— Si tu le dis, moi j'ignore qui tu es. Je ne sais rien de ton passé, de ta cicatrice sur ton poignet ou de ton tatouage sur la nuque. Tu vois, je m'en vais et je ne sais toujours pas ce que les lettres « SBIP » signifient.

Je déglutis difficilement, acculée par une solitude un peu subie, un peu choisie et décide de faire un pas vers elle, vers nous.

— Sanguinem Belli In Pace, c'est ce que ça veut dire... et pour mon poignet... je...

— Ne te fatigue pas. C'est trop tard.

Tel un rouleau compresseur, elle avance encore en me reprochant d'être frigide, absente, et à l'origine de nos maux. Ni ma gorge étranglée, ni mes yeux brillants ne parviennent à la freiner. Pas même ma main qui se risque à la stopper.

— S'il te plaît Mary, ne me fais pas ça...

— C'est toi qui nous as fait ça. Règle tes problèmes... Je te souhaite d'être heureuse un jour.

— Mais j'ai besoin de toi.

— C'est faux, je crois que tu as juste peur d'être seule.

— Tu ne peux pas dire ça. Je... je ne suis pas comme ça.

— Le répéter ne suffit pas. Je suis incapable de dire qui tu es vraiment, vu que tu ne te confies jamais. Tout ce que je sais, c'est que tu fuis. Et je suis fatiguée de te courir après.

— Reste... On peut en discuter ? Je ferai des efforts, on peut encore sauver notre histoire.

Lorsqu'elle se fige, incline légèrement la tête et effleure ma joue, je réprime cette légère aversion au moindre contact et je crois dur comme fer qu'il nous reste un petit espoir. Mais je tombe de haut quand elle ouvre à nouveau la bouche.

— Il y a 6 mois encore, tu pouvais faire des efforts. Aujourd'hui, il n'y a plus rien à sauver. Ta mère va me manquer... Tu as encore reçu un courrier pour elle.

Comme un dernier geste, elle désigne l'enveloppe dans le vide poche sur la commode à l'entrée et sort d'ici en claquant la porte. Sans hésiter, sans se retourner. Et je n'arrive même pas à pleurer. Du moins, pas tout de suite.

\*

De l'autre côté du parc, adossé à l'ancienne forge qui n'a pas survécu à la politique de rigueur des années Margaret Thatcher, le modeste immeuble de ma mère se profile, tandis que je regarde une dernière fois derrière moi. Après un détour dans l'épicerie du coin, le cœur chagrin, les yeux rougis et l'impression d'être suivie, j'approche de son jardinet et fais taire ma paranoïa. Blessée par ma rupture, je sèche une dernière larme et pénètre dans l'enceinte de cette résidence construite pour des ouvriers peu à peu sacrifiés au profit de la finance. Un sac plastique dans une main, le courrier de ma mère dans l'autre, je la retrouve dans son rez-de-chaussée austère empreint d'une odeur de fioul et de Earl Grey.

Assise au fond d'un fauteuil usé, à côté d'un guéridon plus vraiment stable, elle contemple son bout de jardin, le quartier et la grisaille puis gratte machinalement le bandana couvrant son crâne. L'esprit absorbé par le passé ou ses pensées, elle ne m'entend pas tout de suite arriver.

— Maman ? Tout va bien ?

Presque surprise, elle se reconnecte à la réalité et me dévisage avec une pointe d'étonnement alors que je passe la voir régulièrement. J'ai droit à un sourire sans force et elle peine à quitter son vieux fauteuil lorsque je la rejoins.

— Reste assise, ne te fatigue pas.

— Je vais bien, je peux quand même me lever.

Pour l'en empêcher, je la devance et l'embrasse avant qu'elle parvienne à se décoller de sa place.

— Et moi je peux bien me baisser. Je ne suis pas malade.

— Moi non plus. Tu oublies que je suis en rémission.

Si je souris, c'est pour masquer ma peine ou la peur que son cancer ne refasse des siennes un beau matin.

— Je t'ai pris de quoi manger.

— C'est gentil, mais tu as un problème au travail ? Tu n'arrives jamais en pleine journée d'habitude...

— On va dire que je suis de repos.

— C'est un moindre mal, tu as l'air exténuée.

Puis son pouce tendre s'aventure sur ma joue pour sécher un sillon encore frais.

— Mais tu as pleuré ? Où est Mary ?

D'une voix plus étranglée que je ne l'aurais voulu, je lui avoue ma séparation dans un soupir pudique.

— Elle ne viendra plus. Mary s'est lassée de moi.

— Oh... Si je peux faire quoi que ce soit...

— C'est moi qui devrais prononcer cette phrase, maman... Tu as besoin de quoi ?

Faiblement, elle s'adosse à son fauteuil et m'offre un sourire de plus en plus espiègle en contemplant son intérieur vétuste. Puis elle hausse les épaules en s'armant d'une douce ironie.

— Je vis dans l'opulence la plus totale... De quoi aurais-je besoin ?

Son humour est sa dernière arme, et puisque je sais pertinemment ce que contient la lettre qui lui est destinée, tout comme je sais que l'expéditeur n'est autre que son propriétaire ayant des scrupules et préférant passer par moi plutôt que de la relancer... Je lui laisse un chèque pour son loyer toujours versé sur le fil du rasoir.

— Voilà pour ce mois-ci...

— Oh, tu ne devrais pas, Ceana. J'attends la prime des aides sociales.

Contemplant à mon tour ce jardin, je guette inconsciemment que personne ne rôde dans les parages et mon regard s'attache à nouveau au seul véritable de ma vie.

— Ce n'est rien, maman. J'aimerais en faire bien plus pour t'aider...

Seul le son sec et régulier de la pendule annonçant bientôt midi et demi me répond et je vois bien que l'esprit de ma mère glisse à nouveau vers la fenêtre, au-delà de ce paysage en ruine. Là, elle soupire et saisit ma perche tendue, avec une mélancolie qui me fauche.

— Je suis en train d'oublier sa voix...

Cette confidence me pince le cœur et me replonge dans un deuil que je me suis évertuée à esquiver pour continuer d'avancer.

— Moi aussi, maman.

— Je n'ai rien de ton frère. Quelques photos lorsqu'il était encore...

Ce blanc pourrait compléter sa phrase par « encore des nôtres » ou « quelqu'un de bien », mais je meuble le silence aussitôt.

— Je n'ai que sa lettre... Tout le reste est encore « là-bas ».

— Une lettre que tu n'as jamais ouverte...

— Ça me fait encore mal d'y repenser...

— Moi j'ai besoin d'y penser. Chaque jour que Dieu fait.

Ce point de divergence me saute à la gorge, mais je tiens tout de même à arrondir les angles.

— Tu sais... je la porte toujours sur moi, c'est juste que je n'ai pas la force de la lire, de me dire que c'est vraiment arrivé.

La vérité, c'est que je suis trop fière pour prendre le risque de m'écrouler à la lecture des derniers mots de mon frangin. Quelque part, j'ai peur de sombrer après m'être battue pour rester dans le droit chemin. Avec nostalgie, dans une douleur que je partage, maman caresse l'accoudoir en velours et soupire mollement.

— Le notaire de Stonehaven t'a contactée ?

— À quel sujet ?

— De ma procuration. Il m'a encore appelée pas plus tard que ce matin.

Me contentant de secouer la tête, j'évite de m'étendre sur les appels que je refuse systématiquement de prendre, comme je rejette tout ce qui est lié de près ou de loin à ce bled maudit.

— Il veut quoi ?